

Cours désir : le désir, ce qui nous condamne à souffrir ?

Introduction

Souffrir : subir ; être malheureux

Qu'évoque le **désir** dans l'opinion commune ? L'empire du corps, la possession (pulsion, sexualité, passion, plaisir). Ici on peut voir que le désir paraît renvoyer avant tout au plaisir mais aussi si on regarde bien, à la souffrance : en effet n'est-ce pas le corps qui nous empêche de nous contrôler ? Le désir, n'est-ce pas l'élan qui nous porte vers la possession de quelqu'un ou de quelque chose, sans que nous ayons le temps de réfléchir ? N'est-ce pas alors le règne de la dépendance (au corps, aux passions, à l'inconscient) ? – Ici, on dira que les désirs sont à nous mais sont ce qui nous arrive sans que nous en soyons l'origine : c'est l'opposé de la réflexion, de la conscience, de la raison.

Mais cela est-il essentiel aux désirs ? **Tout désir est-il vraiment lié au corps ?** Désirer partir en vacances aux Etats-Unis est-il un événement corporel ou lié à l'esprit ? Que dire encore du désir de **bonheur**, du désir d'immortalité ? Ici on ne parle pas spécialement de « plaisir » mais de bonheur, d'immortalité : il s'agit d'un état de satisfaction qui va bien au-delà de l'instant ! Et qui ne renvoie pas spécifiquement à un état de jouissance physique mais à un état de satisfaction spirituelle.

En tout cas, une chose est sûre : le désir correspond à une tendance spontanée et consciente vers une fin connue et imaginée, qu'on sait ou imagine être une source de plaisir, de bien-être, de bonheur. Définition générale du désir : tendance consciente à s'approprier un objet, à faire quelque chose, etc., qui nous paraît susceptible de nous procurer du plaisir, de la satisfaction.

Or est-ce vraiment le cas ? Le désir procure-t-il nécessairement une satisfaction et par conséquent, au-delà du simple plaisir, le bonheur ?

Regardons l'**étymologie** : **desiderare** : « sidus », « sideris » : l'astre. Considerare : contempler l'astre. Desiderare signifie regretter l'absence de l'astre. On a donc une ambiguïté : l'objet du désir est merveilleux (brillant), mais il est aussi absent (cela renvoie au manque qui nous tire), et illusoire peut-être (signe que nous nous trompons en croyant l'objet vers lequel nous tendons source de plaisir et/ ou de bonheur).

Ainsi le désir nous condamnerait à la souffrance : n'est-il pas comme un creux, un vide, dans notre existence, qui nous condamne à rechercher sans cesse la satisfaction ? N'est-il pas quelque chose qui nous pousse à sortir de nous-mêmes, et donc de notre tranquillité, afin de partir à la recherche de quelque chose qui comblera ce vide (cf. amour, jouets, vêtements, etc.) ? Ne serait-il pas le signe, après l'inconscient, que le sujet humain n'est pas toujours autonome ?

I- Le désir comme perte de soi

Platon, *Gorgias*, 491 d sq.

Calliclès : Mais que veux-tu dire avec ton "se commander soi-même" ?

Socrate : Oh, rien de compliqué, tu sais, la même chose que tout le monde : cela veut dire être raisonnable, se dominer, commander aux plaisirs et aux passions qui résident en soi-même.

Calliclès : Ah! Tu es vraiment charmant! Ceux que tu appelles hommes raisonnables, ce sont des abrutis!

Socrate : Qu'est-ce qui te prends? N'importe qui saurait que je ne parle pas des abrutis!

Calliclès : Mais si, Socrate, c'est d'eux que tu parles, absolument! Car comment un homme pourrait-il être heureux s'il est esclave de quelqu'un d'autre? Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste de nature? hé bien, je vais te le dire franchement! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement - j'en ai déjà parlé- est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la **tempérance** et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. (...) (les hommes qui exercent le pouvoir) sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'être réduits au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir! Ecoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : **si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur! Tout le reste, ce ne sont que des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des**

paroles en l'air, qui ne valent rien!

Socrate : (...) Alors, explique-moi : tu dis que, si l'on veut vivre tel qu'on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous les moyens. Est-ce bien en cela que la vertu consiste?

Calliclès : Oui, je l'affirme, c'est cela la vertu!

Socrate : Il est donc inexact de dire que ceux qui n'ont besoin de rien sont heureux.

Calliclès : Oui, parce que, si c'était le cas, les pierres et même les cadavres seraient tout à fait heureux!

Socrate : Mais, tout de même, la vie dont tu parles, c'est une vie terrible! (...) En effet, chez les hommes qui ne réfléchissent pas, (Euripide) dit que ce lieu de l'âme, siège des passions, est comme **une passoire percée**, parce qu'il ne peut rien contrôler ni rien retenir - il exprime ainsi l'impossibilité que ce lieu soit jamais rempli. Tu vois, c'est tout le contraire de ce que tu dis, Calliclès. D'ailleurs, un sage fait remarquer que, de tous les êtres qui habitent l'Hadès, le monde des morts, les plus malheureux seraient ceux qui, n'ayant pu être initiés, devraient à l'aide d'une écumoire apporter de l'eau dans une passoire percée. Avec cette écumoire (...), c'est l'âme que ce sage voulait désigner. Oui, il comparait l'âme de ces hommes à une écumoire, l'âme des êtres irréflechis est donc comme une passoire, incapable de rien retenir (...). Je veux te convaincre, autant que j'en sois capable, de changer d'avis et de choisir, au lieu d'**une vie déréglée**, que rien ne comble, une **vie d'ordre**, qui se contente de ce qu'elle a et qui s'en satisfait. Eh bien, est-ce que je te convaincs de changer d'avis et d'aller jusqu'à dire que les hommes, dont la vie ordonnée, sont plus heureux que ceux dont la vie est déréglée?

Calliclès : (...) je ne changerai pas d'avis!

Socrate : Bien. Allons donc, je vais te proposer une autre image, qui vient de la même école. En effet, regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de ces deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie déréglée, ne ressemble pas à la situation suivante. Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de **tonneaux**. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de maints travaux possibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'y a plus à reverser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est **tranquille**. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme se récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jouer et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle dis-tu qu'elle est la plus heureuse? Est-ce la vie de l'homme déréglé ou de l'homme tempérant? En te racontant cela, est-ce que je te convaincs d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée?

Calliclès : Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le même type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisir est celle où on verse et reverse autant qu'on peut dans son tonneau!

Socrate : Alors, si on verse beaucoup, il faut aussi qu'il y en ait beaucoup qui s'en aille, on doit donc avoir de bons gros trous, pour que tout puisse s'échapper!

Calliclès : Oui, parfaitement.

Socrate : Tu parles de la vie d'un pluvier, qui mange et fiente en même temps! -non, ce n'est pas la vie d'un cadavre, même pas celle d'une pierre!

Calliclès : surtout, ce dont je parle, c'est de vivre dans la jouissance, d'éprouver toutes les formes de désirs et de les assouvir -voilà, c'est cela la vie heureuse!

Socrate : (...) réponds- moi : suppose que quelque chose démange, qu'on ait envie de se gratter, qu'on puisse se gratter autant qu'on veut et qu'on passe tout son temps à se gratter, est-ce là le bonheur de la vie?

Calliclès : Eh bien, Socrate, je déclare que même la vie où on se gratte comme cela est une vie agréable!

Socrate : Et si c'est une vie agréable, c'est donc aussi une vie heureuse.

Calliclès : Oui, absolument.

Socrate : Si on se gratte la tête, seulement, ou faut-il que je te demande tout ce qu'on peut se gratter d'autre? (...) Mais maintenant, dis-moi encore juste ceci : prétends-tu que l'**agréable** soit identique au **bon** ou bien y a-t-il de l'agréable qui ne soit pas bon? (...) réfléchis à une chose : le bien ne consiste pas dans la jouissance à n'importe quel prix car, sinon, si c'est le cas, il semble bien que le tas de saletés auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure de façon détournée, va nous tomber sur la tête!

A- Calliclès : le bonheur consiste à s'adonner à tous les plaisirs (hédonisme)

Qu'est-ce que l'hédonisme ? But suprême de notre existence : le plaisir. Ici, hédonisme extrême, plaisir à court terme...

Rappel : En 466c, Calliclès soutient que l'orateur et le tyran sont tout puissants et heureux parce qu'ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent, ils ont tous les pouvoirs. Cf. mentir, tuer, etc.

Etre heureux, c'est être libre, et être libre, c'est faire tout ce qu'on veut. Impératif moral : fais tout ce qui te fais plaisir.

Satisfais tous tes désirs. Alors, tu seras libre et heureux.

Deux arguments principaux :

1) La vie la meilleure est donc la vie, non pas conforme à la raison, aux lois, aux conventions, mais à la nature.

Cf. « juste naturel » : la nature réfère ici, non à la morale mais à la puissance, la force, qui	Lois = synonyme de contrainte, de soumission à des conventions; on ne peut être libre en obéissant à des lois.
--	--

caractérise les êtres naturels	
--------------------------------	--

Celui qui règle sa conduite selon la raison, qui ne fait donc pas ce qu'il veut, qui se refuse certains plaisirs ou désirs, est un lâche. Il n'est pas libre, mais esclave (il a besoin d'un maître).

2) Qui souhaiterait une vie dans laquelle on n'aurait aucune expérience agréable ?

L'homme tempérant, qui ne se laisse pas aller à tous ses désirs, n'a plus aucun plaisir, et donc, ne ressent plus rien. C'est une vie de pierre ou de cadavre que nous loue Socrate !

B- Socrate/ Platon : le bonheur consiste dans la tempérance

Thèse : la vie bonne, qui mérite vraiment d'être choisie, est une vie dans laquelle on se "commande à soi-même"

Je : tout comme dans la cité on doit obéir aux lois, dans la conduite de la vie, on doit obéir à la raison. Il ne faut pas se laisser aller à tous ses désirs et passions, mais les réprimer. C'est pour cela que les lois, morales ou politiques, existent. Elles sont certes conventionnelles, mais elles ont été faites en vue de notre bien. Comme laissés à nous-mêmes nous n'écoutons pas spontanément la voix de la raison mais plutôt celle des désirs, on n'a pas eu le choix (cf. plus tard Hobbes dans *De Cive* !)

Pour approfondir sa thèse, creusons les deux grands arguments qui sont utilisés par Socrate.

- Premier argument : parfois, le désir nous mène à aller contre notre propre bien !
- Second argument : le désir est un manque, une souffrance

1) Faire ce qui est bien et faire ce qui plaît

Rappel : définition générale du désir : tendance consciente à s'approprier un objet, à faire quelque chose, etc., qui nous paraît susceptible de nous procurer du plaisir, de la satisfaction.

Or, si le désir nous apporte effectivement une satisfaction, un plaisir, ne nous mène-t-il pas souvent à obtenir le contraire de ce qu'on voulait, c'est-à-dire, le déplaisir, le mal-être, etc. ? Certains désirs ne sont-ils pas nuisibles ?

Vouloir faire tout ce qui nous plaît, et ce qui nous procure du plaisir, ne revient pas toujours à faire ce qui est **bien pour nous**, même si cela nous **paraît** bien (cf. dans le texte : "*pouvoir faire tout ce qu'on a envie de faire sans avoir toute sa tête, tu es d'accord pour dire que c'est un mal?*"). Ils ne nous conduisent par conséquent pas au bonheur !

Exemples : « vouloir être en bonne santé » et « vouloir » fumer ; vouloir le bonheur en buvant... (encore que dans ces exemples le problème est que ces désirs sont devenus des besoins pour l'organisme...)

Au bout du compte, le désir est complètement contradictoire ! Nous désirons souvent ce que pourtant nous ne voulons pas vraiment. On veut par définition le bien mais nous désirons souvent ce qui va contre ce bien.

On oppose ici, conceptuellement, le « désir » à la « volonté ». Le désir est un vouloir spontané, immédiat, non réfléchi, alors que la volonté est un vouloir rationnel (je « calcule » les moyens utiles pour parvenir à mes fins).

Conséquence : si on veut être heureux on ne se laissera pas aller à satisfaire tous ses désirs et plaisirs. Quand on recherche un plaisir, il faut avant tout **réfléchir à la nature de ce plaisir (tempérance)** On peut certes rechercher certains plaisirs (tout plaisir n'est donc pas condamnable en soi!), mais pas le faire n'importe comment, de façon désordonnée et non réfléchie. Pas de bonheur dans l'**immédiateté irréfléchie** du plaisir.

2) Le désir et le manque (désirer n'est-ce pas nécessairement souffrir ?)

- a) les 3 métaphores du désir (passoire, tonneaux percés, homme qui se gratte) :

Signifient que l'homme de plaisir est insatiable et jamais satisfait, il ressemble à un tonneau percé : comment donc pourrait-il être heureux s'il n'est jamais satisfait? La vie que nous propose Calliclès est une vie dans laquelle on est

condamné à manquer de tout sans arrêt : Calliclès ne sera jamais heureux. Cet argument repose sur la nature profonde du désir :

b) le désir est manque et par conséquent souffrance

- je désire, par définition, ce que je n'ai pas

-je ne désire jamais ce que j'ai puisque le désir est désir de ce qu'on n'a pas (j'ai ce que je ne désire plus)

D'où le "**cercle du manque**" : on désire ce qu'on n'a pas, donc on ne désire plus ce qu'on a -qu'on désirera à nouveau si on le perd (le désir engendre le désir...)

Par conséquent, le désir est souffrance, et vivre une vie en voulant « éprouver toutes les formes de désirs », comme le dit Calliclès dans le texte, mène à une vie d'insatisfaction; **vie où on s'échappe à soi-même**, où on **souffre** (cf. 66-67 : « tout s'en va tout le temps ») La vie où on se gratte tout le temps (73-81)= renvoie au fait que c'est une vie d'agitation incessante. Pas de tranquillité.

Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, IV, 57

« La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui »

Souffrance (frustration) : je désire ce que je n'ai pas, et je souffre de ce manque

Ennui (déception) : j'ai ce que je ne désire plus

Transition : Mais d'où vient donc ce manque ? N'est-il pas la marque de l'imperfection, native, de l'homme ? N'est-il pas le signe d'un certain mystère ? Bref : quel est l'objet véritable du désir ?

Nous allons approfondir ce point à travers le *Banquet*, de Platon, puis nous ferons une analyse de ce qui distingue le désir du besoin.

c) développement : le désir comme manque dans le Banquet de Platon

Présentation : dans cet ouvrage est relaté un banquet auquel Socrate aurait participé. Lors de ce banquet, les invités décident, bien enivrés, de faire la louange de l'amour. Chacun son tour, ils vont donc faire un discours. L'amour est dans ces discours souvent synonyme de désir (Eros).

Deux discours sont intéressants pour bien comprendre en quoi le désir est manque, et lié à la détresse, à la souffrance. Cf. discours d'Aristophane, et de Socrate.

- Aristophane (27-34)

Platon, *Le Banquet*, Le mythe d'Aristophane

Qu'était la nature humaine, et que lui est-il arrivé ? Notre nature était autrefois différente : il y avait trois catégories d'êtres humains, le mâle, la femelle, et l'androgynie. Ensuite, la forme humaine était celle d'une sphère avec quatre mains, quatre jambes et deux visages, une tête unique et quatre oreilles, deux sexes, etc. Ils se déplaçaient en avant ou en arrière, et, pour courir, ils faisaient des révolutions sur leurs huit membres. Le mâle était un enfant du soleil, la femelle de la terre, et l'androgynie de la lune. Leur force et leur orgueil étaient immenses et ils s'en prirent aux dieux. Zeus trouva un moyen de les affaiblir sans les tuer : il les coupa en deux. Apollon retourna leur visage et cousit le ventre et le nombril du côté de la coupure? Mais chaque morceau, regrettant sa moitié, tentait de s'unir à elle : ils s'enlaçaient en désirant se confondre et mouraient de faim et d'inaction. Zeus décida donc de transporter les organes sexuels sur le devant. Ainsi, alors qu'il surgissaient auparavant de la terre, un engendrement mutuel fut possible par l'accouplement d'un homme et d'une femme. L'espèce était sauvée, et entre hommes, il y avait satiété, calmant le désir et permettant l'action et de s'occuper d'autres choses dans la vie. L'implantation de l'amour dans l'être humain est donc ancienne. C'est l'amour de deux être qui tentent de n'en faire qu'un pour guérir la nature humaine : nous sommes la moitié d'un être humain, et nous cherchons sans cesse notre moitié, de l'autre sexe ou du même sexe que nous. Quand nous rencontrons notre moitié, nous sommes frappés d'un sentiment d'affection et d'amour : nous refusons alors d'en être séparés. Qu'attendent-ils donc, ceux qui passent leur vie ensemble ? Ce n'est certes pas la jouissance sexuelle. C'est quelque chose que souhaite l'âme, qu'elle ne saurait exprimer ; et pourtant elle le devine : ce qu'elle souhaite, c'est se fondre le plus possible dans l'autre pour former un même être. C'est cela que nous souhaitons tous, nous transformer en un être unique. Personne ne le refuserait, car personne ne souhaite autre chose. Le nom d'amour est donc donné à ce souhait de retrouver notre totalité, et Eros est notre guide pour découvrir les bien-aimés qui nous conviennent véritablement. Le bonheur de l'espèce humaine, c'est de retourner à son ancienne nature grâce à l'amour, c'est là notre état le meilleur. Eros nous sert en nous menant vers ce qui nous est apparenté, il soulève en nous l'espoir de rétablir notre nature et de nous donner la félicité et le bonheur.

Le mythe : A l'origine, l'homme était une espèce androgyne. Mais ils tentèrent d'escalader les cieux, si bien que Zeus les coupa en deux pour les punir. La fusion recherchée par les amants n'a qu'un seul but : recréer le tout originel. Nous sommes toujours en quête de notre moitié perdue !

- **Intérêt :** L'amour est ici présenté comme quête de l'unité perdue. Cela montre bien la nature du désir : si l'on désire, c'est parce que nous sommes des êtres « incomplets », on parle de l'incomplétude de l'homme. Freud dira que c'est le désir de retrouver quelque chose de la fusion avec le premier objet d'amour qu'est la mère

- Socrate : l'amour est manque (40-42)

Platon, *Le Banquet*, Le mythe de la naissance d'Eros : l'Amour est manque d'être...

Fils de Poros et de Pénia, l'Amour en a reçu certains caractères en partage. D'abord il est toujours pauvre, et loin d'être délicat et beau comme on se l'imagine généralement, il est dur, sec, sans souliers, sans domicile, sans avoir jamais d'autre lit que la terre, sans couverture, il dort en plein air, près des portes et dans les rues ; il tient de sa mère, et l'indigence est son éternelle compagne. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est brave, résolu, ardent, excellent chasseur, artisan de ruses toujours nouvelles, amateur de science, plein de ressources, passant sa vie à philosopher, habile sorcier, magicien et sophiste. Il n'est par nature ni immortel ni mortel ; mais dans la même journée, tantôt il est florissant et plein de vie, tant qu'il est dans l'abondance ; tantôt il meurt, puis renaît, grâce au naturel qu'il tient de son père. Ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse, de sorte qu'il n'est jamais ni dans l'indigence ni dans l'opulence

Naissance de l'amour = enfant de Poros et Pénia. Pénia symbolise les déficiences de notre nature, et Poros, la quête et le mouvement vers tout ce qui nous manque.

Conséquence : l'amour, milieu entre savoir et ignorance, est philosophe (ce qui laisse une place positive au désir...)

II-Désirer c'est dépendre de l'autre

A- la distinction désir et besoin : le caractère non naturel du désir

Besoin Naturel et nécessaire d'un point de vue vital	Désir Non naturel, donc proprement humain
Exemples : besoin de logement, de sommeil, de boire, de manger, de respirer...	j'ai seulement besoin de nourriture mais j'ai le désir d'une nourriture raffinée
A à voir avec l'intégrité de l'organisme : c'est ce qui est essentiel à la vie	Nous ne désirons que rarement ce dont nous avons vraiment besoin ! Il est artificiel, superflu d'un point de vue vital... mais pas social justement !
Manque physique	Manque psychique (cf. dimension spirituelle dans le Banquet : élan vers la plénitude, la perfection, l'immortalité)
peut être satisfait (même s'il revient de manière cyclique ou périodique) car il a un objet précis	

B- Le désir comme désir de reconnaissance (ici, le désir est désir d'être plutôt que désir d'avoir)

Pourquoi désirons-nous une nourriture raffinée, une grande et luxueuse maison, etc. ?

Parce que l'on ne désire pas tout seul ! Le désir passe par le détour des autres hommes, il suppose le regard des autres sur moi, et l'image que je veux leur renvoyer. Selon **Hegel** cela est dû au fait que je désire être envié par l'autre. Le désir est désir de reconnaissance. L'essence du désir est négation, haine, de l'autre. (La conscience est le véritable objet du désir humain)

1) Le désir a un caractère mimétique (texte R. Girard)

René Girard le désir mimétique est social

"En observant les hommes autour de nous, on s'aperçoit vite que le désir mimétique, ou imitation désirante, domine aussi bien nos gestes les plus infimes que l'essentiel de nos vies, le choix d'une épouse, celui d'une carrière, le sens que nous donnons à l'existence. Ce qu'on nomme désir ou passion n'est pas mimétique, imitatif accidentellement ou de temps à autre, mais tout le temps. Loin d'être ce qu'il y a de plus nôtre, notre désir vient d'autrui. Il est éminemment social... L'imitation joue un rôle important chez les mammifères supérieurs, notamment chez nos plus proches parents, les grands singes ; elle se fait plus puissante encore chez les hommes et c'est la

raison principale pour laquelle nous sommes plus intelligents et aussi plus combattifs, plus violents que tous les mammifères.

L'imitation, c'est l'intelligence humaine dans ce qu'elle a de plus dynamique ; c'est ce qui dépasse l'animalité, donc, mais c'est ce qui nous fait perdre l'équilibre animal et peut nous faire tomber très au-dessous de ceux qu'on appelait naguère « nos frères inférieurs ». Dès que nous désirons ce que désire un modèle assez proche de nous dans le temps et dans l'espace, pour que l'objet convoité par lui passe à notre portée, nous nous efforçons de lui enlever cet objet et la rivalité entre lui et nous est inévitable.

C'est la rivalité mimétique. Elle peut atteindre un niveau d'intensité extraordinaire. Elle est responsable de la fréquence et de l'intensité des conflits humains, mais chose étrange, personne ne parle jamais d'elle. Elle fait tout pour se dissimuler, même aux yeux des principaux intéressés, et généralement elle réussit".

Celui par qui le scandale arrive, p. 18-19.

a) Le désir est imitation du désir de l'autre

L'objet n'est désiré par un sujet que pour autant qu'il est désiré par un autre sujet. Le fait que l'objet soit convoité attise le désir. Dans le fond, plus il est convoité par autrui plus le désir est attisé.

b) Conséquence : la rivalité mimétique

En réalité, le mime du désir sert à s'affirmer, à affirmer son moi. Ce qui est alors engagé, c'est l'affirmation de la supériorité de son désir sur autrui même s'il y a imitation dans un premier temps. Le mime du désir d'autrui n'est donc que le moyen de s'affirmer.

Tout va bien tant que l'autre ne m'empêche pas de m'approprier l'objet de mon désir : sinon il y a une rivalité mimétique dont les effets pervers sont la haine, la jalousie, l'envie...

Exemples :

- j'ai besoin d'un logement mais le désir d'habiter une somptueuse demeure, parce que je veux être envié, ou reconnu, par l'autre.

- « J'ai envie » de cette robe : en fait ce que j'envie... c'est elle! J'en ai envie parce que cet autre qui la possède a tout ce que j'aimerais avoir : elle est belle, tout le monde la regarde, etc.

- L'enfant ne désire pas tant le bonbon qu'on lui donne que le fait d'être reconnu et aimé par ses parents

2) La pub a bien compris la nature du désir (pour notre malheur, sous prétexte fallacieux de faire notre bonheur !):

Elle vous parle surtout, non des qualités de l'objet, mais d'une image que vous donnera sa possession, donc de vous-mêmes vu par les autres. Nous ne désirons pas les choses, mais ce qu'elles signifient pour nous

J. Baudrillard, *La société de consommation*, (Folio Essais) pp. 79 et 129 :

On ne consomme jamais l'objet en soi (dans sa valeur d'usage) –on manipule toujours les objets (au sens le plus large) comme signes qui vous distinguent soit en vous affiliant à votre propre groupe pris comme référence idéale, soit en vous démarquant de votre groupe par référence à un groupe de statut supérieur .

Ainsi, fumez une Kent : « le comédien la fume avant d'entrer en scène, le rallyman avant de boucler son casque, le peintre avant de signer sa toile, le jeune patron avant de dire non à son actionnaire principal ! Dès qu'elle a cessé de fumer dans le cendrier, l'action se déclenche, précise, calculée, irréversible. » Ou bien fumez une Marlboro, comme ce journaliste dont l'éditorial est attendu par deux millions de lecteurs. Vous avez une femme de grande classe et une Alfa Romeo 2600 Sprint ? Mais si vous utilisez Green Water comme eau de toilette, alors ce sera la trinité parfaite du grand standing (...) Ou alors, ayez les mêmes carreaux de faïence dans votre cuisine que F. Hardy, ou la même plaque de gaz incorporée que B. Bardot.

Conclusion I et II : la négativité du désir

Bref : toutes ces analyses sur le désir nous montrent que le désir est quelque chose de très difficile à satisfaire, car on ne sait pas trop ce qu'on désire. Et même, de propre à nous rendre malheureux, inquiets, sans arrêt dans l'attente, incapables de supporter le présent. En plus, il fait partie de la nature humaine, et être le signe de sa faiblesse (ah ! si nous n'avions que des besoins !).

III-Le désir est-il vraiment la marque de notre finitude et/ ou incomplétude ? Le désir comme désir de vie, moteur de l'existence (Spinoza)

Bref : ne peut-on, ne doit-on pas, se réjouir du désir ?

A- Le désir comme conatus (faire ce qui nous est utile/ persévérer dans l'être)

1) Tous les êtres vivants se caractérisent par leur conatus (effort), leur effort pour persévérer dans leur être.

Persévérer dans son être c'est entrer en rapport avec les réalités qui sont favorables à son existence et éviter celles qui sont défavorables. On peut voir derrière la manifestation de nombreux désirs, un désir fondamental, l'effort chez l'individu pour persévérer dans son être.

- Pour simplifier, on pourrait dire que ce que je fais, je le fais parce que j'ai intérêt à le faire pour être le mieux possible.

- Et si l'être humain agit pour ce qu'il y a de mieux pour lui, c'est parce qu'il y a en lui quelque chose qui le prédispose à cela : c'est dans la nature de l'individu, de l'être.

Le conatus, c'est dès lors cette force agissant continuellement en l'être vivant pour l'amener à choisir ce qu'il considère comme le mieux pour lui, et à se détourner de ce qu'il y a de moins bien.

2) Le conatus ne se réduit pas pour autant à l'instinct de conservation

En effet l'être ne se résume pas à la simple survie biologique, mais exprime l'essence d'une chose dans toute sa richesse et sa complexité. Persévérer dans son être, ce n'est donc pas se maintenir dans le même état mais c'est tendre à actualiser son essence. L'effort, le conatus, exprime l'essence d'une chose.

Rapporté à la fois à l'esprit et au corps il est nommé "**appétit**". L'appétit est l'essence même de l'homme et le détermine à faire tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

Tous nos désirs particuliers ne sont que des modes d'expression et de réalisation de ce désir de persévérer dans notre être. Tout désir est donc au fond **désir de soi, de se réaliser**. À travers les désirs particuliers qui me poussent à produire des objets correspondant à mes aspirations, **je me produis moi-même et actualise mon essence**. Le désir est donc l'essence de l'homme qui, en vertu du dynamisme inhérent à sa constitution, est active et productrice.

l'homme en sa seule conscience, et c'est cette conscience qu'on nomme « désir »

Le désir est la vie même de l'esprit. L'essence de l'homme est le désir.

Le désir est constitutif de l'homme, en tant qu'il le conserve, mais aussi en tant qu'il ne se ramène pas au besoin et traduit par là la spécificité de notre condition d'homme.

B- Conséquence : le désir produit ses objets et non l'inverse

Que veut dire la thèse selon laquelle le désir est premier ? Le désir ne serait-il pas créateur de valeurs ?

Le désir produit en effet ses objets, et non l'inverse :

Ex. : vouloir construire une maison. C'est le désir de jouir des commodités d'un abri qui est cause première de l'habitation et non l'inverse.

Nous ne désirons pas une chose parce que nous la jugeons bonne, mais que nous la jugeons bonne parce que nous la désirons. Les hommes croient généralement que leurs appétits sont les effets de la représentation d'un but et qu'ils désirent une chose parce qu'ils la jugent bonne. Ils sont enclins à penser qu'ils tendent vers des fins ou des biens.

extérieurs qui exerceraient sur eux un attrait et ils dissocient alors le désir de la fin poursuivie. En réalité, la fin n'est rien d'autre que le désir lui-même en tant qu'il est la cause d'une chose.

Si les hommes croient le contraire, c'est parce qu'ils sont conscients de leurs actes et de leurs désirs, mais inconscients des causes qui déterminent ceux-ci. L'illusion est le fruit d'une conscience partielle qui se croit totale. Le désir n'est donc pas réductible à la conscience que l'on en prend, **il comporte une part d'inconscient**. J'ignore la cause véritable qui détermine mes aspirations et mes actes et, aveuglé par ce que je perçois consciemment, j'oublie que c'est le désir d'une plus grande commodité qui m'a poussé à construire une maison comme le moyen adéquat de satisfaire mes appétits. En remontant la chaîne causale, je comprendrais alors que ce désir des commodités s'alimente au désir de "rechercher l'utile qui m'est propre" et je finirais, de maillon en maillon, par savoir que **tous mes désirs ne sont que des modalités du désir premier de se conserver et de persévérer dans son être**.

Conclusion

On ne peut donc jamais s'arrêter de désirer, sauf à vouloir renoncer de vivre. Par conséquent, la question de savoir si nous devons désirer être pleinement satisfaits n'a pas de sens. Vivants, nous ne cesserons jamais de désirer, et donc ne serons jamais entièrement satisfaits